

La francographie au service des langues orales

Pour le philosophe Jacques Derrida, la langue est toujours politique puisque chaque langue cherche à imposer une politique de la langue au détriment d'une ou plusieurs langues d'une communauté linguistique (1). L'Algérie, pays du continent africain, aux origines berbères a connu de nombreuses invasions et régulièrement l'hégémonie d'une langue dominante sur la langue autochtone. Ce pays a connu essentiellement le passage des puniques, des romains, et en particulier des arabes introduisant la langue arabe et l'islam, les Ottomans et plus près de nous 130 de présence française imposant la langue française comme langue unique au détriment du berbère et de l'arabe algérien. Or l'Algérie du fait de sa position maritime et commerciale, a toujours connu le bilinguisme ou le trilinguisme. A l'instar de la plupart des peuples privés de leur identité propre et de leur langue, dès l'indépendance les gouvernants basent leur idéologie politique sur l'urgence de récupérer l'identité originelle et la langue maternelle. Seulement il n'existe pas une seule langue en Algérie mais deux langues, l'arabe et le berbère et un nombre important d'idiomes. Quelques années après l'indépendance, le président Boumediène fervent défenseur de l'identité arabo-musulmane, prône pour l'arabisation de la nation, c'est à dire un nouveau monolinguisme à l'instar du français, au détriment de la langue berbère, d'un ensemble d'idiomes algériens et au détriment de la première génération d'Algériens francophones de l'indépendance, formés dans les écoles françaises qui devaient participer à bâtir l'Algérie indépendante. L'idée de fonder une nation est souvent nourrie par un fantasme d'avoir des références communes sur le plan culturel et symbolique ce qui ne correspond pas à la réalité sociale, culturelle et historique de l'Algérie. Par conséquent, la brutalité de la politique de l'arabisation a divisé les intellectuels algériens, et en particulier les écrivains. Kateb Yacine a posé le problème en ces termes : « faut-il employer l'arabe classique, la langue sacrée du coran, langue figée qui ne répond pas à la vie moderne, ou l'arabe populaire ou dialectal que nos oulémas redoutent parce que c'est la langue de la vie ? ... on développe officiellement l'enseignement dans un sens arabo-musulman. Cela prouve que l'Algérie n'ose pas encore être elle-même. (2) Trois positions ont été prises par les écrivains : ceux qui ont abandonné le français après plusieurs publications, car ils considèrent le français comme langue de l'aliénation. Ceux-là ont écrit en arabe littéraire, à l'instar de Rachid Boudjedra. Kateb Yacine quant à lui refuse de se mettre à la langue arabe littéraire en optant pour la langue populaire algérienne c'est à dire langue orale, réunissant souvent l'arabe, le berbère et le français, comme dans sa pièce théâtrale *Mohamed, prend ta valise!*. La troisième catégorie des écrivains et qui représente la majorité de cette génération, a continué à écrire en français, à l'instar d'Assia Djebar, non sans se heurter à des discours accusateurs et culpabilisateurs venant de l'intérieur comme de l'extérieur du pays. Les détracteurs dans le pays les accusent de collaborer avec l'ennemi du passé, à l'extérieur c'est pour souligner leur statut d'étranger. L'écrivain romancière algérienne et Académicienne, Assia Djebar pose le problème dans les termes suivants : « L'écrivain est parfois interrogé en justice : « Pourquoi écrivez-vous ? » A cette première question banale, une seconde souvent succède : « Pourquoi écrivez-vous en français ? Si vous êtes ainsi interpellée, c'est, bien sûr ; pour rappeler que venez d'ailleurs. » (3) Pourtant, l'histoire de la littérature nous donne à lire des écrivains qui ont fait le choix d'écrire en dehors de la langue maternelle en dehors de toute considération historique, idéologique ou politique. A cette réalité l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun livre sa propre interprétation des faits : « Curieusement, quand on parle de Franz kafka, d'Emil Cioran, de

Samuel Beckett ou d'Eugène Ionesco, il est très rare qu'on rappelle qu'ils n'écrivaient pas dans leur langue mère, ou bien qu'ils allaient d'une langue à l'autre sans que cela offusque ou fasse problème. Ceux qu'on désigne du doigt, ceux qui doivent se justifier, montrer leurs « papier », ceux qu'on regarde avec suspicion,... » (4)

Le parcours et l'œuvre de la grande dame de la littérature algérienne et maghrébine, Assia Djébar est important pour illustrer notre propos à plus d'un titre. Etant la première romancière algérienne native d'une Algérie colonisée, elle a fait un long travail sur langue pour tenter de transcrire dans la langue française le monde de l'oralité féminine.

Assia Djébar est née en 1936, d'une famille berbère de la région de Cherchell, à quelques kilomètres de Tipaza. Elle sera élevée parmi les femmes d'une famille élargie où l'arabe dialectal et le berbère de la région de Cherchell, le chenoui, se côtoyaient. Enfant, elle fréquentera l'école coranique, jusqu'au jour où elle ira à l'école française accompagnée « main dans la main du père. » (5) malgré l'opposition des femmes de la famille. A cette époque son parcours est exceptionnel puisque la majorité des filles restaient à la maison dès l'âge nubile. Cette réalité est fondée sur l'organisation sociale algérienne qui sépare les hommes et les femmes. Si les femmes sortaient pour des raisons exceptionnelles, elles devaient se voiler, taire leurs voix et baisser les yeux. Cette séparation des sexes a été particulièrement renforcée avec la présence coloniale ; les hommes avaient cherché ainsi à protéger l'honneur de la famille. Devenue écrivain, elle revient sur sa présence dans la rue parmi les hommes : « ce fut comme si je développais au-dehors, dans ce petit village d'une plaine coloniale Algérie-française, une partie masculine de moi-même, et que mon côté féminin restât dans l'appartement derrière les persiennes, aux côtés de ma mère voilée et qui ne sortait pas. » (6)

A vingt, elle publie son premier roman, *La soif*. Elle écrit quatre romans à la suite. Elle prend conscience après le quatrième, qu'elle ne pourra pas continuer à écrire sans parler d'elle. Or parler d'elle l'oblige à dévoiler un monde féminin qui dit en aucun cas rester invisible, silencieux et secret. Assia Djébar ne peut supporter son statut inédit d'écrivain femme en Algérie où aucune tradition d'écriture n'existe. La langue française devient un véritable rempart qui la protège : « *J'ai utilisé jusque-là la langue française comme voile. Voile sur ma personne individuelle, voile sur mon corps de femme ; je pourrai presque dire voile sur ma propre voix.* » (7)

Elle va alors s'inscrire dans un long silence romanesque car elle a besoin d'un ressourcement dans le monde féminin qu'elle avait quitté à l'âge de cinq ans. Sa première démarche fut de réaliser un film semi fictionnel semi documentaire réalisé dans la tribu maternelle intitulé *Nouba des femmes du mont Chenoua*. Parce qu'elle a conscience que la femme algérienne est « un être-voix » avant d'être « un être écriture », elle va procéder à l'enregistrement des voix des femmes et de leurs corps fugitifs, en mouvement. Se remémorant cette première expérience cinématographique féminine en Algérie qu'elle préfère appeler « image-son » (8), elle l'écrit dans son discours lors de son intronisation à l'Académie française « ...j'ai reçu une commotion définitive ; un ressourcement ; je dirais même une leçon éthique et esthétique de la part des femmes de tous âges de ma tribu maternelle. » A la suite de ce film, imprégnée par les sons de l'origine et ce monde féminin clos qu'elle a voulu sortir à l'air libre à l'instar de Picasso se saisissant des *Femmes d'Alger* de Delacroix,

Assia Djébar reviens à l'écriture romanesque avec un recueil de nouvelles qui porte justement le titre *Femmes d'Alger dans leur appartement*.

L'écrivain reste néanmoins consciente que l'écriture rend la femme plus vulnérable et doublement vulnérable en écrivant cette intimité des femmes dans la langue de l'ennemi d'hier: « Ecrire dans la langue étrangère devenait presque faire l'amour hors la loi ancestrale. » (9). Car écrire ce monde clos signifie inéluctablement interroger les rapports hommes-femmes dans la société et par conséquent interroger tout le système social. (10)

A partir du moment où Assia Djébar a pu s'imprégner des voix des femmes et des sons de l'enfance, elle va alors écrire tout au long de son œuvre, l'histoire et le vécu colonial racontés aussi bien par les militaires français que par les femmes algériennes qui ont vécu la guerre et y ont participé mais vite écartées de la scène politiques après l'indépendance. Mais elle va surtout écrire les traditions orales féminines avec cette conscience de l'urgence de les transcrire avant leur disparition du fait la rapidité de la modernité et la suprématie de l'écrit.

Cette possibilité d'écrire l'oralité permet à Assia Djébar d'user de la langue « entremetteuse » avec laquelle elle « cohabite » avec moins de culpabilité. Car à la différence de Kateb Yacine qui considère le français comme « butin de guerre », elle dira plutôt que c'est « un butin arraché » aux hommes de sa société qu'elle écrit avec ces mots « Comme si soudain la langue française avait des yeux, et qu'elle me les ait donnés pour voir dans la liberté, comme si la langue française aveuglait les mâles voyeurs de mon clan et qu'à ce prix, je puisse circuler, dégringoler toutes les rues, annexer le dehors pour mes compagnes cloîtrées, pour mes aïeules mortes bien avant le tombeau. » ... (11)

Cette liberté obtenue par la capacité d'écriture a touché les terres reculées et les montagnes en Algérie. Elle rappelle que la mère des écrivaines algériennes est native d'un village de la Kabylie, Fadhma Ait Mansour Amrouche née à la fin du 19^{ème} siècle; C'est elle qui a légué à l'Algérie la première biographie féminine en langue française, qui représente aujourd'hui un témoignage poignant de la vie d'une algérienne dans cette région de la Kabylie où le statut de la femme est des plus avilissants.

Pourtant Assia Djébar n'est pas dupe, la langue française a bien ses limites. Elle lui donne toutes les libertés sauf écrire les sentiments et les affects : « Cette impossibilité en amour, la mémoire de la conquête la renforça. Lorsque, enfant, je fréquentai l'école, les mots français commençaient à peine à attaquer ce rempart. J'héritai de cette étanchéité; dès mon adolescence, j'expérimentai une sorte d'aphasie amoureuse : les mots écrits, les mots appris, faisaient retrait devant moi, dès que tentait de s'exprimer le moindre élan de mon cœur. (L'amour, la fantasia, p. 183)

Pour palier à ce défaut décrire les affects et pour compenser les mots qui ne pouvaient trouver leur équivalent dans la langue française, elle introduit un lexique arabe algérien et berbère (l'eedou, mâ,...), elle apporte des inflexions particulières à la phrase, des variantes dans la syntaxe mais surtout elle introduit une poétique de la langue orale algérienne qui nous donne parfois l'impression d'entendre une voix nous parle ou nous raconte l'histoire.

L'ambivalence d'Assia Djébar vis-à-vis de la langue française va diminuer lorsqu'elle confirme que sa langue maternelle continue à être chargée de blessures, de douleurs et de deuils après les années de terrorisme. Elle va alors écrire dans la langue française le deuil des intellectuels algériens et des anonymes, assassinés dans *Le blanc de l'Algérie*. Ce constat du traumatisme de la langue et de sa blessure ne fait que réveiller une blessure plus ancienne qu'elle avait relaté dans *Vaste est la prison*, lorsque les femmes pour parler de leurs maris, les nomment entre elles, l'edou, l'ennemi. (Amel Chaouati)

Conclusion

A partir de l'analyse du rapport d'Assia Djébar à la langue française qu'elle considère une plutôt francographie au service des langues orales féminines, nous pouvons constater plusieurs points :

- Le rapport qu'elle entretient avec la langue française en tant que femme se démarque du rapport que les écrivains hommes peuvent avoir. Assia Djébar voit dans cette langue une voie de liberté pour la femme pour écrire et par conséquent porter sa voix à l'extérieur.

- Contrairement à Kateb Yacine ou Rachid Boudjedra, son rapport à la langue française n'est pas binaire, écrire ou ne pas écrire en français. Elle pose une autre question : comment faire intégrer à soi cette langue qui fait partie de son histoire, de son vécu, de son parcours et surtout de son mode de pensée.

- La langue française lui permet de se mettre à distance de sa société pour ne pas coller aux choses et la regarder avec une acuité intellectuelle qu'elle n'aurait pas pu avoir en étant à l'intérieur. Comme si en écrivant en français elle peut se libérer de la contingence des affects.

- Assia Djébar utilise l'espace fictionnel pour décondenser les fantasmes originels, traumatismes de guerre et culturels pour élaborer la problématique de la langue depuis ses origines. Dans le roman *Vaste est la prison*, elle déconstruit les phantasmes ontologico-politiques de la souveraineté de la langue arabe en Algérie, remontant l'échelle de l'histoire jusqu'à Tnhinan pour démontrer que de tous les temps l'Algérie a toujours été bilingue voir trilingue.

Bibliographie

- (1) DERRIDA, Jacques. *Le monolinguisme de l'autre*. Galilée, 1996. P 13.
- (2) KATEB, Yacine. *Le poète comme un boxeur*. Entretiens 1958-1989, seuil, 1994. P 169.
- (3) DJEBAR, Assia. *Ces voix qui m'assiègent...en marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel. 1999. p7.
- (4) Tahar Ben Jelloun. Des « métèques » dans le jardin français, manière de voir, *Le Monde diplomatique*, Bimestriel. Numéro 97, février-mars 2008. P 38.
- (5) DJEBAR, Assia. *L'amour, la fantasia*, 1985, Albin Michel, p11.
- (6) DJEBAR, Assia. *Vaste est la prison*, Albin Michel, 1995.
- (7) DJEBAR, Assia. *Ces voix qui m'assiègent...en marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel. 1999
- (8) Tamzali, Wassyla. Premier regard. « Nouba des femmes du Mont Chenoua » d'Assia Djébar. *LIRE ASSIA DJEBAR !. La Cheminante*. 2012. P 173.

- (9) DJEBAR, Assia. *Ces voix qui m'assiègent...en marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel. 1999. P 70.
- (10) CHAOUATI, Amel. Le rapport masculin-féminin dans l'œuvre d'Assia Djébar Djébar. L'homme et la femme en Algérie, *Revue Dialogue*, N° 185, 2009.
- (11) DJEBAR, Assia. *L'amour, la fantasia*, 1985, Albin Michel, 204.